



William Flandin

# Un hasard meurtrier

Roman

[www.alterpublishing.com](http://www.alterpublishing.com)



William Flandin

---

# Un hasard meurtrier

---

Roman

[www.alterpublishing.com](http://www.alterpublishing.com)



À ceux qui ont fait de mon enfance  
un enchantement

À Jeff

À Florence

À S.A.

À N.V.

À Madame Sylvie Robert



« Vous verrez comme l'homme n'est rien et comme ce rien  
inspire de pitié »

L. Plazenet - La blessure et la soif





# Un long couloir



*« Y a pas de bonheur dans l'existence »*  
Louis Ferdinand Céline – Mea Culpa

Ils empruntèrent un long couloir ripoliné sur les parois duquel, à intervalles réguliers, s'ouvraient des portes bleues ciel surmontées de gros numéros signalés par une veilleuse.

Tout cela était lisse, net, d'une propreté parfaite.

C'était donc là qu'aboutissaient les sorties quotidiennes de Josette pendant les longues semaines au cours desquelles Marie avait agonisé et derrière l'une de ces portes, que jamais il n'avait franchie, qu'elle l'avait vainement attendu avant de mourir.

L'atmosphère surchauffée du lieu était pleine d'une étrange odeur que Gérard, dans son désarroi, crut être celle qui, autrefois, empuantissait l'atmosphère du laboratoire de Sciences Naturelles du Lycée où des bocaux minutieusement étiquetés, alignés sur de hautes étagères, donnaient en spectacle de petits morceaux de chair érodée flottant dans une saumure jaunâtre.

« L'odeur de la mort » pensa-t-il avec effroi.

Le type qui les avait pris en charge les précédait en se dandinant nonchalamment.

Il portait pour tout vêtement une courte blouse blanche aux manches retroussées, de larges pantalons de toile écrue et des nu-pieds à grosses semelles de bois qui faisaient un bruit assourdissant dans le silence impressionnant du lieu.

« Pour lui, pensa Gérard, c'est de la pure routine » et il trouva cette constatation réconfortante.

Il regarda Josette à la dérobée. Son regard était fixe et sur ses lourdes joues deux grosses coulées de larmes avaient emporté le fond de teint.

Doucement il lui prit la main mais, contrairement à ce qu'il espérait, cela ne la fit pas le regarder.

Elle allait, droit devant elle, la tête haute : hébétée.

Depuis toujours, Josette avait été un soutien sans faille pour Gérard car, bien qu'elle eût été une femme en vue, sans crier gare elle avait, spontanément, réduit sa vie à l'accomplissement de modestes tâches ménagères sans que cela la conduisît jamais à exprimer des regrets ou à éprouver de la rancœur.

Et Gérard, bien qu'il fût conscient du rôle essentiel que ce généreux effacement avait joué dans son exceptionnelle réussite professionnelle s'appliquait à n'en pas parler.

Elle était là, solide et sans détour. Réconfortante, avec sa haute taille, sa belle cambrure, ses larges épaules d'où s'épanchait sa douce poitrine de jeune fille.

S'était-elle doutée de quelque chose ? Il ne le croyait pas sans en être certain et la dure épreuve qu'elle subissait, bien qu'elle marquât son visage, semblait n'avoir que peu de prise sur tant de robustesse et sur tant de candeur.

Cela faisait trois ans, presque jour pour jour, que tout avait commencé. Trois ans ! À peine plus de mille jours avaient suffi pour que cette histoire, née d'un hasard et qui, d'abord, n'avait été qu'une suite d'émerveillements s'achève en cauchemar.

C'était un huit août. Le temps était superbe. Un petit vent breton, très vif, faisait frissonner les grandes flaques d'eau de mer prises entre les rochers.

Les enfants qui avaient fait connaissance en pêchant à marée basse s'étaient engagés à se revoir au moment de se séparer ce qui vivement avait contrarié Gérard qui, pendant les vacances, veillait avec un soin jaloux à ne se lier avec personne pour se consacrer, entièrement, au repos.

Depuis dix ans déjà, la mer, Josette et ses fils occupaient entièrement les séjours sans histoire qu'il faisait en Bretagne pendant l'été. Il n'avait, ce jour-là, remarqué ni Pierre ni Marie qui, timidement, s'étaient tenus à l'écart.

À peine avait-il, vaguement, aperçu une jeune femme

blonde et ce n'est que plus tard qu'il s'était souvenu que le vent d'ouest plaquait contre son corps svelte sa courte jupe.

De quels sombres enchaînements cette rencontre était-elle l'aboutissement d'où était née l'implacable passion qui, si inexorablement, avait dépossédé Gérard de tout ce qui avait été sa vie pour le jeter dans les bras de Marie avec ce besoin d'elle de tous les instants et ce manque douloureux qui le tenaillait, dès qu'elle n'était plus là, pour le précipiter vers elle.

Et ces emportements qui avaient été tout le bonheur de sa vie conduisaient, sans qu'il s'en doutât, à l'abominable couloir.

Gérard scrutait le passé, cherchait à comprendre, mais aucune des questions qu'il se posait ne recevait de réponse.

Il se souvenait, parfaitement, de n'avoir trouvé aucun charme aux premières rencontres avec les Dupont.

Comment, dès lors, de tels commencements avaient-ils pu devenir les prémices d'une si prenante passion ?

Et comment cela avait-il pu arriver à quelqu'un comme lui dont le travail buvait toute la vie ? Demeuraient vains les efforts qu'il faisait pour comprendre : il ne savait pas.

Aussi en venait-il à se considérer comme l'innocente victime d'une fatalité comme le sont certains héros du théâtre que des dieux insensibles et d'aveugles passions précipitent à leur perte. Et il se trouvait dans le sillage de ce paisible fonctionnaire qui, sans se presser, avec le calme de qui se rend à son bureau, se dirigeait vers la morgue où, sans en être ému, il allait déballer les deux cadavres dont il s'en était fallu de peu que l'un d'eux fût attribué à un suicide.

Une porte qui s'ouvrit, brusquement, fit sursauter Gérard. Une lourde bouffée d'air brûlant porteur des bruits de la circulation déferla dans le couloir.

Dehors c'était la vie, les vacances. Il y avait des musiques, des chants, des rires, des voitures, de longues plages de sable fin le long de la mer. Des amours naissaient. C'était l'été dans sa splendeur et des multitudes de jeunes femmes, à peines vêtues,

s'avançaient en souriant dans l'épaisse lumière d'août.

Un chariot, poussé par deux types, sur lequel gisait un corps que recouvrait, entièrement, un drap brusquement leur coupa la route.

« Un mort ! » pensa-t-il avec effroi. « Ils vont là-bas ! » Sous l'effet d'une émotion qu'il ne maîtrisait pas il sentit ses jambes fléchir et, mû par un réflexe d'enfant apeuré, il s'empara précipitamment de la main de Josette qu'il venait de lâcher.

C'était comme autrefois lorsque sa grand-mère l'accompagnait chez le dentiste et qu'il lui attrapait la main pour la serrer fortement, en gravissant les dernières marches du grand escalier de pierre qu'éclairaient, faiblement, des verres de couleur.

Sa bouche était sèche. Il s'accrochait à l'espoir que, très bientôt, lorsqu'ils auraient atteint le bout du long couloir et que le type en blanc dévoilerait les corps, l'étreinte cesserait.

Il n'avait jamais vu des morts qu'au cinéma ou dans les journaux car il avait, jusque-là, acquis dans sa famille même, la réputation indiscutée d'un être trop sensible pour qu'on pût lui imposer la contemplation de vrais morts, fussent-ils embaumés.

Et cette répulsion, qui chez lui était réelle, se nourrissait de la fantasmagorie dont, depuis toujours, il affublait les chambres mortuaires.

Il imaginait de vastes pièces aux volets clos, encombrées de tentures, silencieuses, où se consumaient des cierges dont la flamme vacillante diffusait une faible clarté qui ne dominait sur l'envahissement des ombres qu'aux abords immédiats du lit où paraissait le disparu, figé dans une terrifiante immobilité, toujours attifé dans des vêtements trop amples désormais, presque méconnaissable avec son nez pincé, ses minces lèvres mauves, ses frêles paupières closes sur le vide effrayant des orbites, ses pommettes saillantes surplombant l'affreux affaissement des joues.

Autour du lit dans une atmosphère lourde flottait une odeur, à peine perceptible, dont nul n'aurait pu dire si elle

provenait de la combustion des cierges ou s'il s'agissait des premiers effluves que laissait échapper la dépouille de celui qui s'en était allé.

Lorsque Josette lui avait appris qu'ils avaient à se rendre à la morgue avant la mise en bière, la mère de Pierre et le petit Jacques n'étant pas encore arrivés, Gérard avait demandé, vivement, si l'urgence était telle qu'on ne pût pas attendre, ne fût-ce qu'un peu, pour que cette démarche fût au moins accomplie par la famille.

Et pour convaincre Josette que cette histoire de morgue n'était en rien ce qui pressait le plus, il s'était mis à lui énumérer, longuement, tout ce dont ils avaient à s'occuper dans l'urgence : choisir les cercueils, les couronnes, commander des fleurs, organiser le transport des corps en Normandie et aussi arrêter avec l'abbé Morin, qui avait annoncé sa venue à Paris, le détail des cérémonies religieuses, tout ceci sans parler des innombrables déclarations à faire pour que les choses fussent en règle.

Cela nécessitait un temps fou et aussi avait-il ajouté sans insister bien des dépenses dont la décence voulait qu'il ne fut pas question d'en demander jamais le remboursement.

Et comme cet argumentaire paraissait n'émouvoir en rien Josette dont il était à craindre que, sous aucun prétexte, elle ne démordrait de son histoire de morgue Gérard, malgré la détresse sans fond où la mort des Dupont l'avait précipité s'était mis pour la faire plier, tant cette idée de morgue agitait de la répulsion au plus profond de lui, à bougonner à tempêter et à se livrer à toutes les grimaces qui étaient dans ses habitudes si bien que Josette, excédée par tant de mauvais vouloir, lui avait annoncé calmement, pour en finir, que puisqu'il en était ainsi, elle se rendrait toute seule à la morgue. Il se sentit coincé.

Josette était une femme simple, honnête, sans détours, d'une candeur sans faille qu'il avait longuement et sans retenue abreuvée de mensonges.

Comment aurait-il pu ne pas l'accompagner et ne pas

assumer en ne prenant pas toute sa part du fardeau ?

Et maintenant elle était là, à ses côtés, accablée et digne.

Comme il aurait aimé ne s'être jamais éloigné, n'avoir jamais cessé de suivre la profonde ornière tracée par toutes les routines de leur longue vie commune.

Revenir en arrière, effacer tout, et reprendre la main de cette femme machinalement, par habitude, comme avant.

Les regrets et les remords assaillaient Gérard par vagues successives entre lesquelles s'insinuait, toujours, la crainte lancinante que le passé ne fût pas aussi mort et voué à l'oubli que l'étaient les deux malheureux que l'on s'apprêtait à ensevelir.

Le visage de Josette était ravagé : sous ses yeux rouges d'avoir trop pleuré s'étaient de grosses poches, deux plis profonds qui s'achevaient à la commissure des lèvres, cernaient ses joues et la dégradation de cet innocent visage adressait à Gérard de silencieux reproches.

Depuis des semaines, chaque jour Josette s'était rendue à l'hôpital et chaque soir, pendant le dîner, elle avait longuement détaillé l'évolution du mal avant de conclure :

« Cette pauvre Marie n'est plus que l'ombre d'elle-même ». Sa lèvre inférieure se mettait, alors, à trembloter et de grosses larmes glissaient, en silence, sur ses joues trop grasses.

« L'ombre d'elle-même ». Il la revoyait toute lisse, doucement allongée à ses côtés dans la pénombre tiède de la chambre de Rouen aux volets clos, avec sa peau mate et satinée, ses longs cheveux épars aux senteurs de printemps, son visage tout épanoui de sourires où s'étalait une multitude de minuscules taches de rousseur.

Elle se blottissait contre lui et de sa petite voix de petite fille espiègle elle disait, invariablement, en le regardant droit dans les yeux d'un air qu'elle voulait sévère : « Dis ? » Et lui, sans qu'elle eût à le prier, répondait mécaniquement : « Mais bien sûr que oui ! » Alors, elle faisait la moue, bougonnait, se plaignait, se



donnait des airs fâchés, parce qu'il répondait à des questions qu'il ne lui avait même pas laissé le temps de poser, ce qui le conduisait à ajouter, aussitôt, pour respecter le rite : « Mais bien sûr que je t'aime ! ».

Jamais, elle ne trouvait à son goût une protestation d'amour aussi banale et elle exigeait qu'il jurât qu'il l'aimerait toujours. Et lui jurait : une fois, dix fois, cent fois...

« Et toi, cela ne t'intéresse pas de savoir si je t'aime ? » questionnait-elle, faussement inquiète, dès que s'achevait la litanie.

Et lui, sans attendre, répondait docilement :

« Mais si, mais si. Bien sûr que ça m'intéresse... ».

Alors, ensemble, ils éclataient de rire : c'était le bonheur.

Venait ensuite le temps des grandes résolutions où ils décidaient, dans un même élan, de rompre pour toujours avec tout ce par quoi ils demeuraient, encore, amarrés à leur passé et ils envoyaient, allègrement, promener à tous les diables, la banque, leurs enfants, et les deux cocus.

Tout cela s'achevait en projets de voyages : « Raconte-moi les îles », disait-elle. Il évoquait alors les îles lointaines dont les noms font rêver et elle s'extasiait comme un enfant.

Josette était intarissable mais Gérard ne l'écoutait pas.

Le regard perdu, il fixait, avec attendrissement, l'abominable chromo accroché au mur, aux couleurs trop vives qui lui faisait face et que Marie, lorsqu'elle leur avait rendu visite avait trouvé splendide.

Josette lui demandait parfois à quoi il pensait et, sans même attendre qu'il lui répondît, ajoutait dans un souffle : « Je sais. C'est terrible ! »

Les deux enfants qui chaque soir avaient à subir les mêmes litanies se chamaillaient et recevaient, de temps en temps, des claques que Josette appliquait, sans conviction, d'une main distraite.

Comment Marie avait-elle pu devenir cette femme, prématurément vieillie, aux cheveux épars, au regard brillant de fièvre, dont parlait Josette.

Il posait parfois, timidement, d'anodines questions pour en savoir davantage mais sans jamais oser se hasarder à demander si Marie parlait de lui. Et bien que Josette le priât assidûment de rendre visite à Marie, pas une seule fois il ne l'avait revue.

Bien qu'il eût été longtemps prévisible le décès de Marie avait plongé Gérard dans un accablement sans fond que la certitude que la malheureuse avait, enfin, cessé de souffrir atténuait par moments.

Lorsqu'elle en avait fini avec Marie, Josette en venait au dévouement de Pierre qui passait, disait-elle, ses journées entières à l'hôpital constamment attentif aux moindres souhaits de la malade.

Il lui apportait des fleurs, la bordait, l'épongeait, la faisait boire, la soulevait, l'embrassait, la dorlotait, veillait à ce qu'elle ne manquât de rien et ne fût jamais incommodée par une trop vive lumière ou par la chaleur.

Lorsque Marie souriait, il souriait et lorsque, parfois, une douleur, trop vive, altérait ses traits il recueillait, pieusement, les pauvres mains décharnées de la malheureuse dans les siennes et les embrassait, doucement, en tombant à genoux les yeux clos.

Et il demeurait ainsi, emporté, indifférent à tout ce qui n'était pas Celui dont sa ferveur espérait un miracle, jusqu'à ce que Marie se sentît mieux.

Jamais il ne quittait l'hôpital avant que le Docteur Alric eût effectué ses visites du soir, dans l'espoir qu'un jour viendrait où quelque parole du prestigieux médecin pût l'autoriser à croire que Marie serait sauvée.

Une si lourde épreuve, trop longtemps supportée, faisait craindre à Gérard que Pierre, contrairement à ce qu'avaient décidé les autorités, se fût donné la mort et qu'il eût expliqué ce geste, si contraire à tout ce qu'il était, en laissant quelque part, sur

ses relations de couple, des informations qui eussent dû n'être pas révélées. Et cette pensée provoquait, chez Gérard, de l'appréhension qui s'ajoutait à son désarroi du moment.

Gérard regarda Josette. De grosses gouttes de sueur glissaient sur son front étroit. Devant eux, leur guide, toujours accompagné de son bruit de claquettes, trottinait en se dandinant. Gérard l'imagina dévêtu, muni de ses seuls nu-pieds, avec de grosses fesses roses abondamment galbées agrémentées de petites touffes de poils follets et il esquissa alors un sourire qui n'échappa point à Josette qui lui jeta un regard sévère. Et pour marquer son mécontentement elle retira, avec brusquerie, sa main de la sienne.

Gérard se sentit très seul et presque aussitôt son désarroi fut à son comble lorsque sur la droite, à quelques mètres seulement, lui apparut une monumentale porte métallique qui rappelait celles qui donnent accès aux chambres fortes.

Il n'en pouvait douter : le type allait s'arrêter et leur proposer d'en franchir le seuil et cela, maintenant, n'atténuait aucunement son angoisse qu'il se fût redit si souvent au cours des dernières heures que lorsqu'elles surviennent, enfin, les épreuves les plus redoutées ne s'accompagnent que rarement de tous les maux dont l'imagination les avait affublées.

L'infirmier s'arrêta, en effet. Il se retourna, hocha lentement la tête et ferma ostensiblement les yeux pour inviter les visiteurs au recueillement.

Puis il posa, cérémonieusement, la main sur la monumentale poignée qui donnait accès au terrible endroit.

Josette reprit alors, charitablement, la main glacée de Gérard qu'elle venait de rejeter et ils pénétrèrent, dans le sillage de l'infirmier, dans une sorte de vaste entrepôt, dont on n'eût pas été surpris qu'il fût affecté à quelque stockage de marchandises, dans le haut plafond duquel de minuscules spots, semblables à des étoiles dans un ciel d'été, diffusaient une pâle lumière mauve.

De petites portes en acier, numérotées, donnant accès

aux casiers réfrigérés où gisaient les corps, occupaient entièrement les parois latérales de l'édifice.

La chaleur était accablante. L'infirmier obliqua vers la gauche et procéda, discrètement, à une manipulation qui fit apparaître lentement deux casiers mitoyens.

Josette s'avança, sans hésiter, cependant que Gérard, pétrifié par l'émotion, demeurait en retrait.

Ils étaient là, côte à côte. Pitoyables. Leurs visages cernés par des capotons, perdus dans leurs vêtements devenus trop amples, leurs têtes soutenues par des coussinets de soie rose, les mains jointes sur leur poitrine.

Rien sur le visage apaisé de Pierre ne rappelait les circonstances de sa mort.

Marie, elle, était méconnaissable.

La voix de Marie. Josette se souvenait de cette voix douloureuse des derniers temps, de cette voix désespérée. À quelques pas de là Gérard qui venait d'apercevoir Marie, vêtue de la robe verte qu'un jour de grand bonheur elle avait étrennée, demeurait immobile.

Les parois de l'édifice ondoyaient et le sol même où il prenait appui se dérobaient.

Sa tête était douloureuse, sa bouche était sèche : il suffoquait.

Il s'affaissa lentement, en silence. Lorsque son corps entier fut au contact du sol il se recroquevilla et de violents sanglots se mirent à agiter ce corps défait.

Josette et l'infirmier se précipitèrent.

L'infirmier était stupéfait et sans doute choqué qu'un pareil incident troublât les routines qui président, habituellement, au déroulement des cérémonies du genre.

Il jeta à Josette un regard sans compassion puis, sans un mot, il réexpédia aussitôt les deux malheureux disparus dans les profondeurs d'où ils venaient à peine d'émerger.

## Table des matières

Un long couloir	7
Ils étaient deux amis	21
1	23
2	43
3	51
Ils étaient un couple	59
4	61
Une histoire née du hasard	75
5	77
6	95
7	113
8	119
9	129
10	151
11	157
12	167
Le temps des rêves	185
13	187
14	209
15	221
16	239
17	247
18	255
19	265
20	275
21	287
La fin des illusions	317
22	319
23	331
24	339
25	355

26	367
27	385
28	395
29	411
30	417
31	435
32	457
33	483
34	491
35	495
36	509
37	517
Épilogue	527

Chez AlterPublishing SAS, édition équitable alternative à l'édition traditionnelle, nous faisons pleinement confiance à nos internautes et à nos lecteurs. Nous attendons donc d'eux que le téléchargement soit, conformément à la législation, utilisé uniquement à titre personnel.

Nous avons volontairement exclu toute protection ayant pour but d'empêcher la transmission de nos livres numériques à d'autres lecteurs que nos acheteurs directs ; nous préférons utiliser ce budget lourd et récurrent à des fins plus utiles à tous.

Les fichiers numériques commandés, leur contenu, ainsi que tous les éléments reproduits sur le site de téléchargement d'œuvres numériques au titre de ce service (notamment textes, commentaires, illustrations et documents iconographiques) sont protégés par le Code de la Propriété Intellectuelle en France et par les législations étrangères régissant les droits d'auteur et droits voisins, le droit des marques, le droit des dessins et modèles, le droit des brevets.

À ce titre, les œuvres de l'esprit, qui sont ainsi présentées et proposées pour le téléchargement et la lecture sont uniquement destinées à un usage strictement personnel, privé et gratuit. Toute reproduction, adaptation ou représentation sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit, et notamment la revente, l'échange, le louage ou le transfert à un tiers, sont absolument interdits.

Toute utilisation hors de ce cadre serait assimilable à un acte de contrefaçon, qui vous expose à des poursuites judiciaires, civiles ou pénales dans le cadre des dispositifs législatifs et réglementaires en vigueur.

Nous comptons donc sur votre éthique qui nous permet de garantir les prix de vente les plus bas du marché et la rémunération des auteurs la plus attractive, maintenant et à l'avenir.

